

arnaud
cathrine

cales



le journal intime
de benjamin lorca

DU MÊME AUTEUR

Les yeux secs, *Verticales*, 1998; *J'ai Lu*, 1999

L'invention du père, *Verticales*, 1999; *Seuil*, «*Points*», n° P807, 2001

La route de Midland, *Verticales*, 2001; *Seuil*, «*Points*», n° P1021, 2002

Les vies de Luka, *Verticales*, 2002

Exercices de deuil, *Verticales*, *Collection « Minimales »*, 2004

Sweet home, *Verticales*, 2005; *Folio*, n° 4540, 2005

La disparition de Richard Taylor, *Verticales*, 2007; *Folio*, n° 4730, 2008

Frère animal, avec Florent Marchet, *Verticales*, *Collection « Minimales »*, 2008

le journal intime
de benjamin lorca

arnaud cathrine

le journal intime
de benjamin lorca

roman

verticales

L'auteur remercie le Centre national du Livre
et la Région Île-de-France pour leur soutien.

© Éditions Gallimard, janvier 2010.

Pour Adèle et Tristan
Pour vos parents

« ... ne sois pas trop assuré d'apprendre le passé des lèvres du présent. Méfie-toi de l'intermédiaire le plus honnête. Ne perds pas de vue que tout ce qu'on te dit est en réalité triple : façonné par celui qui le dit, refaçonné par celui qui l'écoute, dissimulé à tous les deux par le mort de l'histoire. »

Vladimir Nabokov
La vraie vie de Sébastien Knight

1

Quinze ans après
(Édouard)

« Charognard. » Le mot fut lâché peu avant l'été par les ayants droit de Benjamin. Preuve qu'ils m'ont craint. Et qu'ils avaient quelque chose à défendre... Moi, un charognard? Non : un modeste éditeur, doublé d'un grand admirateur de Benjamin. Un homme, plus simplement, qui ne faisait rien d'autre que quémander son dû.

Qu'on m'autorise aujourd'hui à raconter cette incursion en Normandie durant laquelle je dus affronter la garde rapprochée de Benjamin Lorca.

C'était le 4 mai 2007, date du quinzième anniversaire de sa mort, à Blonville-sur-Mer, non loin de Deauville, station balnéaire archibourgeoise où Benjamin faisait mine de ne jamais mettre les pieds. C'est plus volontiers de Blonville qu'il parlait, son « abri », son « refuge », de la maison aussi où il passait tous ses étés depuis qu'il était né, et enfin de cette plage qu'il a évoquée tant de fois, non pas les côtes majestueuses et accidentées de la

Bretagne, plutôt une plage à la beauté discrète, « la belle fadeur », disait-il. Il y séjournait souvent les dernières années. Ses proches venaient l'y voir, vivre et travailler à ses côtés. Ninon Wagner. Ronan Augé bien sûr. Son frère, j'en doute.

Cette maison, cette plage, il me semblait les connaître par cœur avant même d'y aller tant Benjamin en avait parlé dans ses romans, et tant j'avais lu le moindre de ses textes. À l'exception du dernier, qui n'avait jamais été publié, sur ordre des cerbères, Ninon au premier chef. Oui l'histoire commence là, du moins celle que j'ai à raconter. En ce 4 mai 2007, débarquant à Blonville, Normandie, pour assister à la messe anniversaire où seraient réunis Ninon, Ronan, frère et parents, mes intentions étaient on ne peut plus claires : on avait pu lire toutes les œuvres de Benjamin sauf une, la dernière que les cerbères conservaient jalousement (cachaient, devrais-je dire), sans doute parce que contrairement à tous les autres livres de Benjamin il ne s'agissait pas d'un roman mais d'un journal intime.

Or ce journal intime, il me le fallait.

*

Benjamin n'avait jamais écrit que des fictions. Et, bien que s'y sentant à l'étroit, il lui semblait impossible d'en sortir. On l'entendait souvent dire qu'il ne lisait plus que des écrits autobiographiques, comme l'on

contemple tristement un spectacle envié auquel on ne pourra jamais participer. Et il avait beau prétendre que c'était là ce qu'exigeait à présent de lui l'écriture (entendons : écrire et publier un texte totalement autobiographique), il reconnaissait, piteux, qu'il ne se l'autorisait pas. Ce qui le rendit presque stérile sur la fin.

Galey, Guibert, Ernaux, Calet, il les a tous cités, ceux-là qu'il relisait à longueur de temps, il les a tous cités les trois dernières années de sa vie, lors même qu'il répondait à des interviews qui ne concernaient plus tant la littérature que la tournée théâtrale entreprise avec Ronan, et lors même qu'on lui demandait en fin d'entretien :

« Et vous, Benjamin Lorca, un nouveau livre ?

— Non. Pas de nouveau livre. »

Il se contentait de lire comme le ferait un enfant puni au fond d'une impasse, un dimanche où l'on sait qu'il n'arrivera rien.

Alors quel choc ce fut pour moi d'apprendre l'existence de ce journal... L'unique et inédite concession de Benjamin à l'autobiographie croupissait donc au fond d'un tiroir, ou plus vraisemblablement au fond d'un ordinateur, depuis quinze ans...

Bien sûr qu'il me le fallait, ce journal. Pas tant dans l'idée de le publier d'ailleurs. Mais pour le lire. Avec le secret espoir d'y figurer. On ne peut rien vous cacher.

*

Je vais être franc : je connaissais Benjamin bien mieux que ne le pensaient ses proches. C'est, du moins, ce que j'ai découvert à leur contact. Benjamin ne racontait pas tout. Benjamin restait discret sur certains épisodes. Et notamment celui auquel je pris part.

J'ai rencontré Benjamin en 1983. Nous avons sept ans de différence. Il venait tout juste de publier son deuxième roman. Pour ma part, j'étais déjà directeur littéraire aux Éditions Condé.

Lorsqu'il avait vingt-cinq ans, Benjamin était ce qu'on pourrait appeler un garçon... égaré. Et qu'il me pardonne, où qu'il soit, d'entamer mon récit par ce portrait sommaire. Il ne s'agissait pas d'une pose chez lui. Qu'on relise ses livres. Juste d'un trait de personnalité fort répandu et qui n'allait d'ailleurs pas sans charmer. J'ai appris, depuis, à me méfier des garçons égarés (et de moi-même!). Ceux-là qui sont prêts à tout pour qu'on s'occupe d'eux et qu'on leur offre l'attention rassurante d'un aîné. Ceux-là qui se laissent conduire, divertir, payer des verres et raccompagner, autrement dit : qui se laissent aimer sans embarras. Ça ne les gêne pas de vous donner à croire, le temps d'une soirée, qu'ils pourraient être un peu amoureux de vous... Mais, bien sûr, il se trouve toujours un moment où ils vous font la bise et s'en vont.

J'ai connu un garçon égaré qui s'appelait Benjamin Lorca. On ne m'y reprendra pas.

Benjamin ressemblait à ses livres. Cette coïncidence qu'on remarque chez certains auteurs ne rend pas forcément leur œuvre plus intéressante mais le fait est (et il m'intéresse) que Benjamin, à l'image de chacun de ses textes, était un curieux mélange de réserve farouche et de brève impudeur.

À suivre le trajet des adolescents qui émaillent ses romans, on imagine sans mal celui qu'il fut et dont il m'a beaucoup parlé : introverti, cloîtré dans sa maison de Caen à éprouver le bonheur d'avoir une chambre à soi où rêver lorsque le cours de la vie vous contraint à piétiner et, dans l'attente de pouvoir investir Paris, s'inventant des échappées dans la lecture. Solitaire, méfiant sitôt que le début d'un groupe pointait son nombre suspect, mais féru de tandem, déjà, recevant chaque mercredi après-midi un ou une camarade, jamais plus, volontiers autoritaire, vampirisant... Ainsi, dix-sept ans durant. Et, pour finir, sur le quai de la gare sitôt qu'on lui en donnerait l'occasion. Disposé à jeter le bébé avec l'eau du bain pour tout réinventer à Paris (il ne rappellerait bientôt plus aucun de ses amis caennais). Intensément présent puis ingratement et définitivement enfui.

On imagine que de grands drames président au destin des artistes. Mais certains naissent au contraire du vide et de l'ennui, de l'insupportable néant que l'homme chasse comme il peut en affabulant. Benjamin était un écrivain né un dimanche en province ; son œuvre a surgi

du désœuvrement et de l'envie têtue que quelque chose arrive enfin.

Cet adolescent-là, il le portait encore sur le visage lorsque nous nous sommes rencontrés. Il gardait les traits du jeune fuyard, en conservait une très exacte mémoire qu'il insufflait dans ses fictions. Il attendait avec impatience, disait-il, d'en être débarrassé. Il espérait, du moins, être un jour un peu plus rompu à cet incessant cycle de métamorphoses qui constitue l'existence et dont l'adolescence n'est que le premier chapitre, douloureux puisque inaugural.

Comme je l'ai dit, Benjamin était suffisamment paumé à l'époque où je l'ai connu pour ne jamais rechi-gner devant un admirateur ou une admiratrice proposant de le prendre sous son aile. Bien sûr, il se gardait bien de préciser qu'il ne s'y abriterait que le temps de se rasséréner et filerait avec le dernier métro. À vous de vous débrouiller avec ça. Et de rentrer seul. De le rappeler maintes et maintes fois avec une relative incompréhension. Tout ça pour vous entendre dire :

« C'est un malentendu, Édouard. »

J'en ai fait la piteuse expérience l'année de la publication de *Vous ferez cela en mémoire de moi*, livre qui passa inaperçu ; à ce titre, j' imagine que Benjamin me sut gré de m'y être intéressé. Sortant du Salon du livre de Paris où nous avions sympathisé, je lui ai proposé de le déposer en taxi. Nous nous sommes revus

régulièrement. Je l'emmenais dans des restaurants assez chics. Benjamin mangeait peu. Il ne buvait que du vin blanc. Je ne me lassais pas de contempler cette dent fêlée qui lui faisait ce sourire irrésistible. Il devait en jouer, mais le jeu me plaisait. Il insistait pour payer sa part. Je préférais l'inviter. En sortant du restaurant, nous marchions dans Paris. Je le prenais par l'épaule. Il s'épanchait avec tristesse, m'adressait des regards savamment ambigus. J'inventoriais pour moi-même cette myriade de signaux qui n'étaient en réalité que l'échafaudage de mon désir trompeur. D'ailleurs Benjamin finissait toujours par me parler de Ninon. Je ne supportais pas qu'il me parle d'elle. Je n'écoutais que d'une oreille. J'aiguillais la conversation vers des sujets qui trouveraient mieux à s'accorder avec le mirage que j'étais en train de bâtir. Mais Benjamin s'appesantissait sans compter sur leur rupture amoureuse, leurs retrouvailles, ces attermoiments dont j'espérais qu'ils se solderaient par une mise en demeure pure et simple et m'offriraient une pleine place auprès de lui. Je le voulais en pleine confusion. Mais il repartait comme il était venu, me laissant avec un début de béguin qui a fini par enfler plus que je ne l'aurais souhaité, me laissant, en somme, sans espoir de rien mais sans chercher non plus à refermer la brèche dans laquelle il m'avait vu m'engouffrer.

« Appelle-moi pour me dire si tu es bien rentré.

— Promis. »

Du haut de ses vingt-cinq ans, Benjamin préférerait mon affection à rien du tout, et il se fichait pas mal que j'y laisse des plumes. Nous n'avions pas signé le même contrat, lui et moi. Et s'il trouvait très doux d'être courtoisé (il n'y a, hélas, pas d'autre terme), il ne désirait pas plus. Moi oui. Qu'importe. C'est lui qui aurait le dernier mot.

J'ai eu du mal à oublier Benjamin. Je veux dire : à renoncer à lui. Renoncer à ce qui ne s'était jamais passé entre nous et ne se passerait d'ailleurs jamais. À plus forte raison lorsque nos virées dans Paris commencèrent à s'espacer. Le gamin avait-il trouvé une autre proie ? Devinant le piteux désastre à l'œuvre, je me mis, sans le savoir, à l'accélérer en lui écrivant des mots (auxquels il se gardait bien de répondre). Il s'agissait, le plus souvent, de brèves citations qui racontaient toutes la même chose.

Yourcenar : *« Où me sauver ? Tu emplis le monde. Je ne puis te fuir qu'en toi. »*

Éric Jourdan : *« Pourquoi m'attaches-tu ? Je ne peux plus te fuir. Si tu m'ouvrais les yeux, tu t'y verrais toi-même. »*

Au final, Benjamin m'a ouvert les yeux, mais je ne saurais dire ce qu'il y a vu. Ou, peut-être, ne le sais-je que trop. Toujours est-il que nous cessâmes de nous voir en tête à tête. J'eus tôt fait d'identifier le virage que prenait notre relation et tentai de m'y résoudre, avec plus ou moins de succès.

PREMIÈRE PARTIE

Quinze ans après (Édouard) 13

DEUXIÈME PARTIE

Dix ans après (Martin) 17

TROISIÈME PARTIE

Cinq ans après (Ronan) 111

QUATRIÈME PARTIE

Après (Ninon) 155



Le journal intime de Benjamin Lorca Arnaud Cathrine

Cette édition électronique du livre
Le journal intime de Benjamin Lorca
d' *Arnaud Cathrine*

a été réalisée le 23/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070128242)
Code Sodis : N42307 - ISBN : 9782072404566